

HOMÉLIE 11

«Pénétré de la crainte de Dieu, nous tâchons de persuader les hommes, et Dieu nous voit à découvert; j'espère cependant que nous sommes bien connus dans vos consciences.»

1. Pénétré de crainte à la pensée du redoutable tribunal, dit ici l'Apôtre, nous ne négligeons rien pour ne vous donner aucune prise sur notre vie, pour que vous ne puissiez pas, même à tort, nous soupçonner d'une mauvaise action. Voyez-vous cette conduite irréprochable, cette âme prudente et zélée ? Ce n'est pas seulement quand nous avons commis un mal que nous encourons l'accusation, c'est aussi quand nous en sommes soupçonnés, quoique n'ayant rien fait, si nous ne prenons pas les moyens qui sont en notre pouvoir pour détruire le soupçon. «Nous ne venons pas de nouveau nous recommander auprès de vous; mais nous vous donnons l'occasion de vous glorifier à notre sujet.» Avec quel soin et quelle persistance il se défend de chercher sa propre gloire ! Rien ne choque les auditeurs comme l'arrogance d'un homme qui se loue et dit de lui-même des choses magnifiques. Comme Paul s'était trouvé dans la nécessité de parler de lui, le correctif ne se fait pas attendre : C'est à cause de vous, et non pour nous-mêmes; c'est pour que vous ayez un sujet de gloire, et non pas nous. Du reste, sa parole frappe de plus les faux apôtres; et de là ce qui suit : «En face de ceux qui se glorifient extérieurement, et non dans leur cœur.» Observez comme il les distingue les uns des autres et comme il gagne les premiers, en leur montrant que les Corinthiens eux-mêmes cherchaient une occasion pour défendre sa cause et répondre à ses accusateurs. Nous ne tenons pas ce langage, dit-il, pour nous glorifier, mais bien pour vous inspirer le courage de parler librement en notre faveur. De telles paroles montrent un homme plein d'amour pour eux. Et ce n'est pas pour vous fournir un vain sujet de gloire, c'est pour vous mettre à l'abri de la séduction. Il ne s'exprime pas d'une manière aussi formelle, il procède avec plus de sagesse et de modération; c'est sans reproche qu'il leur dit : «Afin que vous ayez de quoi vous glorifier devant ceux qui ne cherchent que la gloire extérieure.» Mais il ne veut pas qu'ils agissent ainsi sans but et sans motif; ce sera seulement quand ils verront les autres s'enorgueillir. Il cherche partout l'occasion favorable.

Il ne court donc pas après l'éclat; il n'aspire qu'à réprimer ceux qui veulent profiter de telles circonstances sans aucun droit, et de plus au détriment de ses disciples. Cette gloire extérieure qu'ils ont en vue, c'est ce qui frappe les yeux, ce qui sert à l'ostentation. Ces hommes-là faisaient tout pour capter l'estime publique, tandis qu'ils étaient vides au dedans; se couvrant du masque de la religion et voulant paraître vénérables, ils n'accomplissaient aucun bien. «Si nous sommes ravis hors de nous-même, c'est pour Dieu; si nous pratiquons la modestie, c'est pour vous.» Soit donc que nous annoncions de grandes choses, et c'est ce qu'il désigne ici sous le nom de ravissement, comme ailleurs sous le nom de folie, c'est pour Dieu que nous agissons de la sorte, afin que vous-mêmes, nous prenant pour des hommes de néant, ne nous repoussiez pas avec dédain, et ne couriez pas à votre perte; soit que nous parlions avec réserve et modestie, c'est pour vous, c'est pour vous apprendre l'humilité. On peut encore supposer qu'il veut dire : Si quelqu'un nous regarde comme atteints de folie, nous attendons de Dieu notre récompense, parce que nous subissons à cause de lui cet injurieux soupçon; si l'on nous juge sages, qu'on profite de notre sagesse. Voici une autre interprétation : Nous accuse-t-on de folie, nous sommes fous par amour pour Dieu. C'est pour cela qu'il ajoute : «La charité de Dieu nous presse; et nous estimons que ...» Ce n'est pas seulement la crainte des châtiments à venir, c'est encore le souvenir des choses passées qui nous empêche de tomber dans la torpeur et la somnolence, qui nous fait embrasser tous les labeurs dans votre intérêt avec zèle et courage. Et quelles sont ces choses passées ? «Si un seul est mort pour tous, tous sont morts par là-même.» L'Apôtre parle donc comme si tous étaient morts. Et, dans le fait, si tous n'étaient pas morts, le Christ ne serait pas mort pour tous. Ici sont les moyens de salut, et non là. Tel est le sens de cette parole : «La charité de Dieu nous presse,» et ne nous laisse point de repos.

Ce serait le dernier excès du malheur, un sort pire que la géhenne, que, après un aussi merveilleux dévouement, il se trouvât des hommes qui refusassent d'en profiter. En effet, c'est l'amour à sa plus haute puissance, de mourir ainsi pour le monde entier, et pour un monde dont telles seraient les dispositions. «Afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais bien pour celui qui, à cause d'eux, est mort et ressuscité.» Du moment où nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes, l'approche des périls ou de la mort ne saurait nous causer aucun trouble. Paul nous donne aussitôt une raison convaincante de cette conduite que nous avons à

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

tenir : Ne vivant que par celui qui est mort, nous devons évidemment vivre pour lui. Et l'unique parole qui précède, si vous l'examinez de près, renferme bien ces deux choses : que nous vivons à cause de lui, qu'il est mort à cause de nous. Chacune prise séparément donne au Christ des droits incontestables sur nous; jugez de l'obligation que nous imposent les deux réunies. Il en est même une troisième : A cause de vous il a ressuscité et fait pénétrer dans les cieux les prémices de notre nature; et de là ce que Paul ajoute : «... pour celui qui à cause d'eux est mort et ressuscité. Aussi ne connaissons-nous désormais personne selon les affections terrestres.» Si tous sont morts, en effet, et si tous sont ressuscités, morts selon la condamnation prononcée par la puissance tyrannique du péché, ressuscités par le bain de la régénération et l'action rénovatrice de l'Esprit saint, l'Apôtre a bien le droit de dire : «Nous ne connaissons personne désormais selon les affections terrestres.» Que nos amis vivent dans le corps, peu importe; la vie charnelle a disparu, nous sommes engendrés dans l'Esprit pour une vie supérieure, nous avons acquis d'autres sentiments, une destinée plus haute et qui doit s'accomplir dans le ciel. Il nous montre de nouveau le Christ comme l'auteur de ce bienfait, et c'est pour cela qu'il ajoute : «Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi maintenant.»

2. Quoi donc, me direz-vous, a-t-il dépouillé la chair, est-il désormais sans corps ? – Non certes; il est encore dans la chair. «Ce Jésus qui s'est dérobé à vous pour remonter au ciel, viendra de même.» (Ac 1,11) De même, comment cela ? Dans la chair, avec son corps. Pourquoi donc cette parole de l'Apôtre : «Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi maintenant ?» En s'appliquant à nous, «selon la chair» signifie l'état de péché, et la locution contraire, l'état de justice; mais, quand il s'agit du Christ, on ne peut entendre par là que les affections auxquelles la nature est sujette, la faim, la soif, la fatigue, le besoin de sommeil. «Il n'a point commis de péché, aucune tromperie dans sa bouche.» (Is 53,9) Aussi disait-il lui-même : «Quel est celui de vous qui m'accusera de péché ?» et puis encore : «Le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi.» (Jn 8,46; 14,30) En disant donc qu'on ne le connaît plus selon la chair, on déclare qu'il ne subit plus de telles affections, et non qu'il n'a plus de corps; car il viendra juger le monde avec ce même corps, désormais impassible et immortel. C'est une gloire dont nous serons nous-mêmes participants, alors que notre corps sera devenu conforme à son corps lumineux.

«Si quelqu'un est donc en Jésus Christ, il est une nouvelle créature.» Après avoir excité les âmes à la vertu par le mobile de la charité, c'est par les faits mêmes qu'il les y pousse désormais; et de là cette parole : «Si quelqu'un est donc en Jésus Christ, il est une nouvelle créature.» Si quelqu'un croit en lui, il revêt une autre existence; car il est engendré d'en-haut par l'Esprit. Ainsi donc, nous sommes dans l'obligation de vivre pour lui, non seulement parce que nous ne relevons pas de nous-mêmes, ni parce qu'il est mort et qu'il a ressuscité les prémices de notre nature, mais parce que nous avons acquis un nouveau genre de vie. Voyez que de raisons il accumule pour nous déterminer à la pratique du bien. Il désigne cet amendement par un nom tiré de la matière, pour nous faire mieux comprendre l'excellence d'une telle transformation. Développant encore le même sujet, il nous montre ainsi comment nous serons une nouvelle créature : «Les choses anciennes sont passées; et voilà que tout a été renouvelé.» Quelles sont ces choses anciennes ? Les péchés, les impiétés, ou bien toutes les institutions judaïques, ou mieux encore le tout réuni. La rénovation est complète. «Et toutes les choses viennent de Dieu;» et rien de nous. En effet, la rémission des péchés, la filiation, la gloire incorruptible sont autant de bienfaits divins. Paul stimule ses auditeurs et par la pensée de l'avenir et par celle du présent. Voyez : il avait dit que nous devons ressusciter, arriver à l'incorruptibilité, habiter une maison éternelle; mais, comme les choses présentes ont un tout autre pouvoir que les choses futures sur ceux qui ne croient pas à celles-ci d'une foi convenable, il leur expose les biens qu'ils ont déjà reçus, et ce qu'ils étaient alors eux-mêmes. Qu'étaient-ils donc ? Tous morts, ainsi qu'il venait de le dire : «Tous sont morts, et le Christ est mort pour tous,» tant il les aimait tous sans exception; ils croupissaient dans la vétusté du mal.

Or, voici une âme nouvelle puisqu'elle est purifiée, un nouveau corps, un nouveau culte, des promesses nouvelles, un testament, une vie, une table, un vêtement, toutes choses nouvelles en un mot. Au lieu d'une Jérusalem terrestre, nous acquérons la métropole du ciel; au lieu d'un temple visible, nous avons un temple spirituel; pour des tables de pierre, les tables du cœur; pour la circoncision, le baptême; pour la manne, le corps du Seigneur; pour l'eau du rocher, le sang qui coule de son flanc; pour la verge de Moïse ou d'Aaron, la croix; pour la

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

terre de promesse, le royaume des cieux; pour tant de prêtres, un pontife suprême; pour un agneau privé de raison, l'agneau spirituel. C'est en pensant à ces diverses choses, comme à d'autres semblables, que Paul disait : «Tout a été renouvelé. Or, toutes les choses viennent de Dieu,» par le moyen du Christ et par un don de sa bonté. Voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : «Qui nous a réconciliés avec lui par le Christ, et nous a confié le ministère de la réconciliation.» Telle est la source de tous les biens. A celui qui nous a faits amis de Dieu nous sommes redevables des autres dons que Dieu répand sur ses amis. Ce n'est pas en nous laissant dans l'inimitié qu'il nous a comblés de la sorte, c'est en nous rendant l'amitié de Dieu. Quand je dis que le Christ est l'auteur de la réconciliation, j'entends que le Père l'est aussi; quand je parle des dons du Père, je n'exclus pas le Fils, puisque «tout a été fait par lui.» (Jn 1,13) Il est donc aussi l'auteur de ce nouveau bien. Nous n'avons pas couru vers lui les premiers, nous n'avons fait que répondre à son appel. Comment nous a-t-il appelés ? Par l'immolation du Christ. «Il nous a confié le ministère de la réconciliation.» Là Paul fait ressortir de nouveau la dignité des apôtres, en nous montrant la grandeur du ministère qui leur est confié, en même temps que celle de l'amour de Dieu. Après que les hommes ont refusé d'entendre celui qu'il leur avait envoyé, Dieu n'a pas fait éclater sa colère, il ne les a pas rejetés; il persiste à les appeler par lui-même et par ses ministres. Qui pourrait admirer assez une telle sollicitude ? Ils ont égorgé le Fils, venu pour réparer leurs outrages, le Fils unique et consubstantiel; et le Père ne s'est pas encore détourné des meurtriers; il n'a pas dit : Je leur avais envoyé mon Fils, et, non contents de ne pas l'écouter, ils l'ont mis à mort, ils l'ont crucifié; désormais il est juste que je les abandonne. – C'est tout le contraire qu'il a fait, et, le Christ ayant quitté la terre, c'est nous qui sommes chargés de le remplacer. «Il nous a confié le ministère de la réconciliation; car Dieu lui-même était dans le Christ se réconciliant le monde, ne tenant aucun compte de leurs iniquités.»

Quelle charité ! comme elle surpasse toute parole et toute intelligence ! Quel était l'insulté ? Lui-même. Qui a fait le premier pas vers la réconciliation ? Lui-même. – Mais il a donné cette mission à son Fils, me dira-t-on, et ce n'est pas lui qui est venu. – Le Fils était son envoyé sans doute; celui-ci néanmoins n'exhortait pas seul; le Père parlait avec lui et par lui. De là ce que dit l'Apôtre : «Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde;» il agissait par le Christ. Comme Paul venait de dire : «Il nous a confié le ministère de la réconciliation,» il semble rectifier cette parole et s'exprimer ainsi : Ne pensez pas que cette autorité réside essentiellement en nous; nous n'en sommes que les ministres : c'est Dieu qui a tout fait et qui s'est réconcilié le monde par son Fils unique. Et comment se l'est-il réconcilié ? car ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas seulement que le monde lui soit uni, c'est encore et surtout qu'il lui soit uni d'une manière si intime. Comment donc cela ? En leur remettant leurs péchés; ce n'était pas possible autrement; et voilà pourquoi cette expression : «Ne tenant aucun compte de leurs iniquités.» S'il eût voulu nous en demander compte, en effet, nous étions tous perdus, puisque «tous étaient morts.» Malgré le nombre si considérable de nos péchés, non seulement il ne nous a pas frappés de sa vengeance, mais encore il s'est réconcilié avec nous; non content de nous abandonner notre dette, il l'a même tenue pour rien. Ainsi devons-nous pardonner à nos ennemis, si nous voulons obtenir ce généreux pardon. «Il a mis en nous la parole de réconciliation.» Nous venons, non pour une chose pénible, mais pour faire de tous les hommes des amis de Dieu. Puisqu'ils ne m'ont pas écouté, nous a-t-il dit, continuez à les exhorter jusqu'à ce qu'ils aient fini par croire. De là ce qui suit : «Nous remplissons une ambassade pour le Christ, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche. Nous vous en conjurons au nom du Christ, réconciliez-vous avec Dieu.»

3. Voyez comme il relève l'œuvre en mettant cette prière dans la bouche même du Christ, en le présentant à nous comme un suppliant, et le Père avec le Christ. Car voici le sens de ce langage : Le Père a donné mission au Fils et l'a fait son représentant auprès du genre humain; mais, le Fils ayant été mis à mort, et, par là même, ayant quitté la terre, cette ambassade nous est dévolue, et nous vous exhortons en son nom comme au nom du Père. Dieu tient l'humanité en si haute estime, qu'il a donné son Fils, sachant bien qu'il serait immolé, et de plus il nous a revêtus de l'apostolat en votre faveur. Ce n'est donc pas sans raison que Paul disait : «Tout à cause de vous. Nous remplissons une ambassade à la place du Christ.» C'est son ministère même qui nous est confié. – Si ce langage vous paraît exagéré, écoutez la suite, et vous verrez que ce n'est pas seulement au nom du Christ qu'ils agissent, et que c'est encore au nom du Père. Telle est bien sa pensée quand il ajoute : «C'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche.» Il ne se borne pas à vous exhorter par son Fils, il vous exhorte aussi par nous, investis que nous sommes du même ministère. Ne pensez donc pas que nous vous prions nous-mêmes; c'est le Christ qui vous prie, et c'est également le Père par

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

notre voix. Et que pourrait-on comparer avec cet excès d'amour ? Après que nous avons payé ses bienfaits par des outrages, loin de nous infliger un châtement, il nous a donné son Fils pour nous réconcilier avec lui. Or, ceux qui le reçurent ne voulurent pas de la réconciliation, ils le firent plutôt mourir. Il leur envoya d'autres ministres pour les exhorter, et par leur organe c'est toujours lui qui pria. Quelle est donc sa prière ? «Réconciliez-vous avec Dieu.» Il n'a pas dit : Rentrez en grâce; car Dieu n'est pas notre ennemi, c'est nous qui sommes les siens : Dieu ne nourrit pas de haine.

A titre d'ambassadeur, Paul défend sa cause : «Celui qui ne connaissait pas le péché s'est soumis au péché pour nous.» Je ne vous rappelle pas les choses passées, ni vos insultes gratuites, ni les biens dont il vous a comblés; je ne vous dis pas qu'il n'a tiré de vous aucune vengeance, qu'il est venu vous prier le premier après que vous aviez commencé par l'outrager : il ne s'agit en ce moment d'aucune de ces choses. Ce qu'il fait maintenant même en votre faveur ne serait-ce pas assez pour vous déterminer à vous réconcilier avec lui ? Quel est le bienfait dont il parle ? «Celui qui ne connaissait pas le péché s'est soumis au péché pour vous.» Ne nous eût-il rien accordé d'avance, n'eût-il fait que cela, pouvez-vous comprendre la grandeur d'un tel don, fait encore à ceux qui l'avaient offensé ? Mais il a répandu sur nous tant d'autres grâces, et celle-ci en est le couronnement, que l'offensé ait subi le supplice à la place des criminels. L'Apôtre néanmoins ne s'exprime pas de la sorte; il dit quelque chose de bien plus fort. Vous venez de l'entendre : «Celui qui n'avait pas connu le péché s'est soumis au péché,» quoiqu'étant la justice même; ce qui signifie qu'il a souffert d'être condamné comme pécheur, d'expirer comme un maudit : «Maudit celui qui est suspendu au gibet.» (Dt 21,23) Une pareille mort l'emporte de beaucoup sur la mort elle-même; et c'est ce que Paul exprime encore ailleurs : «Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.» (Phil 2,8) Avec la torture, là se trouvait aussi l'ignominie. Songez combien vous lui êtes redevable. Ce serait beaucoup qu'un pécheur même mourût pour un autre; mais, quand c'est un juste qui meurt dans les souffrances et pour les pécheurs, qui meurt en outre d'une mort exécrée, qui transforme enfin cette mort en une source intarissable de biens pour nous, de telle sorte «que nous devenions justice de Dieu en lui,» quelle est la parole, quelle est l'intelligence capable de s'élever jusque-là ?

Le juste, dit-il, a fait le pécheur, pour rendre les pécheurs justes. Ce n'est même pas l'expression; elle est beaucoup plus forte. Non, il n'a pas fait le pécheur, «il a fait le péché;» c'est le mot même du texte. Il ne s'agit pas non plus d'un juste qui n'a pas commis le péché, mais bien d'un juste qui ne connaissait pas même le péché. C'est nous exhorter à devenir nous-mêmes, non pas justes seulement, mais justice, et justice de Dieu. Dieu seul en est la source, en effet, quand elle ne vient pas des œuvres, quand elle exclut nécessairement une tache quelconque, quand c'est la grâce qui nous justifie, puisqu'elle efface tous les péchés. L'Apôtre nous empêche encore par là de nous exalter, en attribuant tout à la magnificence divine; et de plus il nous montre la grandeur du don. La première justice était celle de la loi et des œuvres; nous avons maintenant la justice même de Dieu. Avec de telles pensées dans l'esprit, craignons ces paroles beaucoup plus que la géhenne; mettons de tels biens au-dessus même du royaume céleste; estimons un mal, non la peine, mais l'acte par lequel elle est méritée. Alors même que Dieu ne nous punirait pas, c'est nous qui devrions nous punir pour avoir payé d'une pareille ingratitude notre divin bienfaiteur. On a vu des hommes, et plus d'une fois, se donner la mort parce qu'ils ne pouvaient pas posséder la femme qu'ils aimaient, ou même, en la possédant, se juger indignes de vivre, parce qu'ils l'avaient offensée : et nous, qui ne cessons d'outrager un maître si bon et si doux, nous ne nous jetterions pas dans les flammes de la géhenne ! Je vais dire quelque chose d'étonnant, de paradoxal, d'incroyable pour le commun des hommes : la consolation sera plus grande à subir le châtement, après qu'on s'est rendu coupable envers un bienfaiteur aussi généreux, qu'à se dérober à tout supplice; il suffit pour le comprendre d'avoir de l'intelligence et d'aimer Dieu comme il doit être aimé.

4. On le voit dans l'usage ordinaire de la vie. Qu'un homme ait blessé l'un de ses meilleurs amis, il n'a de repos véritable que lorsqu'il s'est puni lui-même, lorsqu'il a par la souffrance expié son tort. Tel est le sentiment que David exprimait en ces termes : «C'est moi le pasteur qui ai péché, c'est moi le pasteur qui me suis rendu coupable; eux qui sont les brebis qu'ont-ils fait ? Que votre main s'appesantisse sur la maison de mon père.» (II R 24,17) Quand il perdit Absalon, il se dévouait à la dernière peine; et cependant il avait reçu l'injure, au lieu de l'avoir faite : son ardente affection pour le mort le consumait de douleur, et c'était là sa consolation. Agissons de même, sachons nous punir d'avoir si gratuitement offensé notre Dieu. Ne voyez-vous pas comme les parents, lorsque des enfants dignes d'eux leur sont ravés,

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

se déchirent eux-mêmes et s'arrachent les cheveux, trouvant une sorte de consolation à souffrir pour l'objet de leur amour ? Si nous n'avons rien à nous reprocher envers ceux que nous aimons, sont-ils néanmoins dans la peine, nous demandons de droit de la partager : combien plus, si nous les avons blessés nous-mêmes, ne devons-nous pas préférer le châtement à l'impunité ? C'est une chose évidente pour tout le monde. Si quelqu'un aime le Christ d'un amour digne de lui, celui-là comprend ma parole; le Christ aura beau lui pardonner, il ne se pardonnera pas lui-même, il s'infligera la plus rude punition pour l'avoir offensé. Je sais bien que mon langage est incompréhensible pour le grand nombre; mais il n'en est pas autrement que je ne le dis.

Si nous avons donc pour le Christ un semblable degré d'amour, nous ne manquerons pas de punir nos fautes. Quand on aime véritablement un homme, on ne redoute pas d'expier les torts qu'on peut avoir envers lui; ce qu'on déplore avant tout, c'est d'avoir outragé celui qu'on aime. Et quand celui-ci ne se venge pas, quoique ému, c'est ce qui vous pèse davantage; vous seriez plus content qu'il voulût vous punir. Ne craignons donc pas tant la géhenne que l'offense de Dieu; ceci est tout autrement terrible que cela : que Dieu se détourne de nous dans sa colère, c'est le plus affreux et le plus funeste des châtements. Pour en comprendre l'horreur, écoutez cette comparaison : Supposez un roi qui, voyant dans les supplices un voleur, un malfaiteur public, offre à la mort un fils unique et justement chéri, dans le but de sauver cet homme, plaçant même sur une tête innocente les crimes de ce dernier, et le délivrant ainsi de l'infamie en même temps que de la torture, et puis l'élevant à de hautes dignités; supposez encore qu'après l'avoir sauvé et comblé d'une gloire incompréhensible, il soit outragé par cet homme lui-même : est-ce que, s'il lui reste un sentiment quelconque, ce malfaiteur n'aimerait pas mille fois mourir que de porter la responsabilité d'une aussi noire ingratitude ? Pénétrons-nous aujourd'hui de la même pensée, et gémissons amèrement sur nos offenses envers notre divin bienfaiteur; que sa longanimité ne nous inspire pas une folle confiance; c'est même là ce qui doit nous causer la plus vive douleur. A ne considérer que le sentiment des hommes, si quelqu'un, frappé sur la joue droite, tend aussi la gauche, il se venge beaucoup mieux qu'il ne le ferait par mille blessures; insulté, s'il répond par des bénédictions, au lieu de rendre insulte pour insulte, il inflige un plus dur châtement qu'il ne l'eût fait par ce dernier moyen. Ainsi donc, entre hommes, celui qui montre du calme et de la magnanimité sous le coup des injures, force l'autre à rougir : combien plus, lorsqu'il s'agit de Dieu, ne doivent-ils pas craindre, ceux qui ne cessent de pécher sans jamais éprouver aucune infortune ? car ils accumulent sur leur tête des trésors de vengeance, une ruine assurée.

Méditons sur ces vérités, et redoutons le péché plus que tous les maux ensemble : voilà le châtement, la géhenne, le malheur complet. Ne nous contentons pas de le craindre, ayons soin de le fuir, appliquons-nous sans relâche à nous rendre agréables à Dieu : voilà le royaume, la vie, la réunion de tous les biens. Par une telle conduite, nous parviendrons à régner dans les cieux, à posséder l'éternelle béatitude. Puisse nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.